



Septembre 2010 Vol. 15 N° 3

ACTIVITÉS À VENIR

22 septembre Déjeuner – Golf Bic
28 ou 29 sept. Rallye
12 octobre Ouverture du petit salon (Diktam)
21 octobre Déjeuner – Hôtel des Gouverneurs
24 novembre Déjeuner – Hôtel des Gouverneurs
18 décembre Souper des Fêtes
Formation Picasa : informations transmises sous peu aux personnes inscrites

SChronique. Souvenirs...

Nous demandons votre collaboration pour alimenter cette nouvelle chronique. Il s'agit de partager avec nos lecteurs et lectrices un souvenir, une particularité de votre enfance ou de votre jeunesse qui vous vient spontanément à l'esprit et qui peut se raconter en quelques lignes. Si la chose est possible, votre court récit peut être accompagné d'une photo. Vous pouvez faire parvenir vos chroniques à Raymond Tudeau pour publication ultérieure.



L'HISTOIRE DU CHIEN QUI POMPAIT L'EAU par Isidore Cloutier

Depuis la parution de l'article « *Un retraité se raconte* » dans le numéro de février 2010, certains m'ont demandé l'histoire du chien qui pompait l'eau. Je profite donc de cette chronique pour vous la raconter brièvement.

Je n'étais pas encore d'âge scolaire quand j'ai fait l'acquisition d'un petit chien. Mon père l'avait réservé à un dénommé Isidore Fournier du 3^e rang de St-Fabien et celui-ci l'avait apporté à la fromagerie située tout près de chez nous, au 2^e rang, en y livrant son lait tôt le

matin. C'est là que tout fier, j'en ai pris possession. Quand Pitou, c'était son nom, a eu 3 ou 4 ans, donc arrivé à maturité, mon père, patenteux, a imaginé un système pour pomper l'eau de l'étable activé par une roue qui actionnerait le bras de la pompe. Le moteur de la roue serait tout simplement mon bon Pitou. Il s'était inspiré de ce dont il avait entendu parler et qui se faisait avec des chevaux sur une plateforme. Ainsi, graduellement, il a entraîné Pitou à entrer dans une roue et à la faire tourner. Petit à petit, au premier commandement de mon père lui disant « Pitou va pomper l'eau », celui-ci entra dans la roue et commençait à la faire tourner sans s'arrêter jusqu'à ce que papa lui dise « OK, c'est assez » ; à ce moment seulement, Pitou sortait de la roue. Avec le temps, au seul son de l'écoulement d'eau qui se faisait dans un baril de trop plein, Pitou était capable de comprendre que son travail était terminé. C'est ainsi que pendant 12 ou 13 ans, 2 à 3 fois



par jour, été comme hiver, Pitou Cloutier a actionné la pompe à eau de l'étable de mon père Cyrice.

HISTOIRES DE MON PÈRE « LA VACHE DU PÈRE AUBUT » par Jacques Gagné

Je devais être âgé d'environ quatre ans d'après ce que mon père m'a raconté. Nous habitions alors une maison que mes parents avaient achetée et rénovée sur la route 289 à un endroit appelé Aubut, situé entre le Pied-du-Lac et Saint-Marc-du-Lac-Long. Cette résidence avait été acquise après ma naissance. J'étais né à environ

deux kilomètres, en se dirigeant vers le sud-ouest sur cette route qui longe le lac Long, dans un logement que maman et papa avaient habité peu de temps après leur mariage. Mon père était un habile chasseur depuis qu'il était en âge de tenir un fusil. Les coutumes du temps ne s'embarrassaient pas des interdits de la chasse en période défendue ni même de nuit. Ainsi, il arrivait qu'après le travail papa, muni de son fusil et d'une lampe frontale, traque le gibier dans les bois environnants.

Notre voisin immédiat, que tous appelaient le « père Victor Aubut », était propriétaire d'une petite scierie. C'était un gros monsieur bedonnant et sympathique dont la moustache volumineuse et retroussée aux extrémités m'amusait beaucoup. Ma mère s'était liée d'amitié avec ses trois filles : Adrienne, Léona et Valéda. Cette dernière deviendra ma première institutrice et l'épouse de Roland, frère de ma mère. Ma sœur et moi passions de longs moments à nous faire gâter par ces demoiselles et à nous amuser à taquiner les quelques poules, vache et chevaux que cette famille possédait.

Un soir d'automne, papa abattit un cerf et le suspendit dans la cave de notre résidence. Le lendemain qui était un dimanche, le vieux monsieur arrêta après la messe comme il en avait l'habitude pour une courte visite. Son but était évidemment de saluer mes parents, mais surtout de nous faire sauter sur ses genoux et de nous questionner, ma sœur et moi. Il prenait un plaisir évident à me poser des questions sur le nom des outils, des différentes pièces d'équipement de la scierie et terminait invariablement par me demander le nom de chacun de ses animaux. Lorsqu'il me demanda le nom de sa vache, je lui aurais répondu « Ta vache est morte, papa l'a tuée avec son fusil et l'a accrochée dans la cave ».

LE RUISSEAU DE MON ENFANCE

par Jacques Gagné

Derrière chez nous, tout au fond du jardin, coulait un ruisseau qui s'en allait nulle part, jusque derrière la gare. Et puis après... le plan d'eau s'évanouissait... Le printemps venu, le cours d'eau se gonflait jusqu'à empiéter sur les plates-bandes de ma mère. Notre joyeuse bande, Ti Bi, Émilien, le Fouit et moi construisions alors des bateaux. Il y en avait des beaux et des laids, la plupart flottaient mais, à notre grand dépit, quelques-uns coulaient ou chaviraient dès leur mise à l'eau. Certains naviguaient à la voile et même, j'en avais fabriqué un mû par une aube qu'actionnait un élastique.

On se prêtait ces merveilles mais il arrivait trop souvent que nous perdions les plus beaux en « pleine mer » lorsqu'ils dérivèrent jusqu'à la gare.

Quelles croisières j'ai dirigées entre les récifs, les eaux tantôt claires et cristallines que le soleil faisait miroiter,

tantôt sombres et rapides sur lesquelles mon esquif frôlait tous les dangers.

Des heures de plaisir et de petites peurs à inventer, fabriquer et finalement lancer sur une « mer » que je croyais immense tant mes rêves d'aventures étaient sans limites.

Ce soleil qui me brûlait le visage, cette eau qui bleuissait de froid mes mains, ces îles imaginaires où je faisais naufrage, ce ruisseau de mon enfance je les ressens, ils revivent par mes souvenirs.

LE COIN DES INTERNAUTES

par Jacques Gagné



La télé sur votre ordi.

<http://www.tou.tv/>

The Best Videos on the Web - Safe for Office and Family

<http://www.flixxy.com/>



Voyez les caricatures humoristiques de YGRECK

<http://ygreck.typepad.com/ygreck/>



Recherche sur Cyberpresse

<http://recherche.cyberpresse.ca/cyberpresse/search/theme/cyberpresse>

Visitez le site de l'ARRC à l'adresse

<http://www.cegep-rimouski.qc.ca/arrc/>

- Informations
- Calendrier des activités
- Photos et vidéos des rencontres passées
- Tous les ARCCinfo publiés depuis 1995
- Et bien d'autres choses...



Lors du décès d'un membre de votre famille (conjoint, conjointe, enfant, père, mère, frère, sœur), communiquez avec un membre du Conseil d'administration. Nous donnerons les suites selon la politique adoptée : don, carte, etc.

RETOUR SUR LES ACTIVITÉS DE LA FIN MAI

Texte : Rita Hins

Photos : Rita Hins et Pierre Bard

OBSERVATIONS D'OISEAUX



Le 27 mai, treize personnes ont répondu à l'invitation de Gérald Henry, organisateur de l'activité et tôt le matin, ont profité d'une splendide marche dans les sentiers du littoral à Sacré-Cœur. Nos guides pour l'occasion, Jacques Larivée et Jean-Pierre Lebel, ornithologues chevronnés, ont su nous captiver par leurs propos sur la gent ailée de chez nous. Certains ont même eu le plaisir de voir de petites mésanges se poser dans leur main pour y quérir quelques graines.

Dame Nature en a profité pour nous faire un cadeau inattendu. Nous avons eu la chance de rencontrer sur le sentier quelques sabots de la vierge (ou sabot de Vénus). On peut lire sur *Internet* que cette fleur de la famille de l'orchidée pousse à l'état sauvage au Canada et comme les autres orchidées, la plante revêt uniquement du feuillage pendant plusieurs années avant d'enfin charmer les regards en fleurissant. En outre, sa germination n'est possible qu'en la présence d'un type très spécifique de champignons : les mycorhizes. Sa rareté en rend la rencontre d'autant plus fantastique.



SORTIE DANS CHARLEVOIX

Les 28 et 29 mai, nous étions dix-huit à prendre la route de Charlevoix. Même si le temps était un peu frais sur le quai de Rivière-du-Loup au matin de l'embarquement pour St-Siméon, le soleil ne nous a pas fait défaut et le temps s'est avéré très agréable durant les deux jours qu'a duré ce petit

voyage. Le repas du midi à la salle à manger du chaleureux *Hôtel du Capitaine* sur l'Isle-aux-Coudres a été une belle expérience. Une table d'hôte y avait été préparée spécialement pour notre groupe. Après le dîner, nous avons visité la *Cidrerie Vergers Pedneault* avant de revenir à Saint-Joseph-de-la-Rive à bord du traversier assurant le lien entre l'île et la côte. Certains en ont profité pour y visiter la *Papeterie St-Gilles*. L'apéro pris sur la terrasse du *Manoir Charlevoix* de La Malbaie et le souper qui a suivi sont également au nombre des bons moments de la journée. Le lendemain matin, après un copieux déjeuner au Manoir, le groupe s'est dispersé, plusieurs voulant profiter de l'occasion pour pousser une pointe vers Québec, Montréal ou même pour faire un peu plus de tourisme dans le coin. La formule a semblé plaire. Le conseil de l'ARRC attend vos suggestions pour organiser d'autres escapades du genre.

Petite anecdote : le voyage nous a permis d'apprendre comment notre ami Pierre Bard s'assure d'un dépannage sans problème quand sa « jauge à essence » lui suggère fortement de faire le plein. Ce jour-là, ce que son escorte ne savait pas, c'est que Pierre roulait en ignorant les pompes à essence sur son passage, ne pensant qu'à établir de nouvelles statistiques sur la capacité du réservoir de son véhicule...

(*Sans rancune cher Pierre*)



Sur la photo du haut : Assises : Danièle Bérubé, Lise Boucher / Debout : Claudette Detchevery, Rita Hins, Ginette St-Onge, Rolande Beaulieu, Nicole Lamarche, Berchmans Fournier, Lise Cyr, Lise Lepage, Alin Duchesne / 2^e rangée : Gratien Lepage, Maurice Cordon, Isidore Cloutier, Pierre Bard, Charles Brochu, Normand Carbonneau, Gérald Henry.

LE COIN DES POÈTES

par Guy Rancourt



(guy.rancourt@globetrotter.net)

EN GLANANT ÇÀ ET LÀ...

Premier numéro de l'année 2010-2011 et cinquième année déjà comme animateur de cette chronique ! Qui l'eût cru ?

Bien sûr, je profite de l'occasion pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux retraités et nouvelles retraitées qui se joignent à nous dans l'univers de la poésie, un monde bien étrange si je me fie à tous les commentaires reçus ces derniers temps : « *Quoi, encore dans ta poésie et dans tes poètes ?* » et je réponds *ad nauseam* : « *Oui, encore et toujours !* » C'est archi connu : **la poésie**, c'est l'inutile activité la plus essentielle et la plus indispensable pour quiconque aspire à un surplus d'âme ! Imaginez un seul instant, toute une vie sans poésie et sans musique... À la rigueur, on peut vivre quand même mais... *pas aussi bien !* (rires)

« *Tu lis quoi de si intéressant ?* » me demande-t-il d'un air sceptique. Je lui réponds en souriant : « *Peu importe, tu ne les connais pas !* ». Mais l'ami est fort tenace et il veut percer le mystère de ceux ou celles qui occupent toutes mes journées, et cela, depuis de très nombreuses années. « *Ne fais pas le couillon et présente-m'en quelques-uns qui traînent sur ton bureau près de l'ordi !* ». Après l'avoir mis en garde de trouver l'opération fort ennuyeuse car ignorant complètement cette faune littéraire, je relève le défi et commence à lui lire deux courts poèmes inédits de Roland Giguère, poète québécois majeur, publiés après son décès le 17 août 2003 dans la revue *Possibles*, Vol. 28, no 2, printemps 2004 :

« *Une image perdue au fond de l'œil
une phrase égarée qui revient à minuit
sur tes lèvres ouvertes sur le livre
et le rêve passe à portée de la main.* »

24-01-2003

« *On sème
des espoirs de toutes couleurs
sur nos nuits blanches
et le cœur s'apaise.* »

(14-02-2003)

L'ami penche la tête et fait une moue. Alors, je change de volume et empoigne le cinquième recueil de poèmes d'un ex-cégépien de Rimouski, Maxime Catellier « *La mort du Canada* » (2009), fils de notre confrère Richard. C'est un pamphlet en vers et à saveur politique. L'ami en question est féru de politique. Peut-être, aurai-je un peu plus de chance pour le secouer un peu de sa lassitude ? Je lis lentement :

« *Je m'ennuie de la parole
comme on s'ennuie de la mer
les jours de grand froid (...)
Je m'ennuie de la parole
qui mettait en danger
à chaque syllabe
l'ordre du monde* »

Même résultat. Je sens que l'ami me regarde drôlement. Va-t-il claquer la porte ? Je tente un dernier grand coup avec un extrait de « *L'inévitable* », quatrième recueil de mon ex-consœur Louise Beauchamp paru l'an passé :

« *Tu aurais ri en entendant parler
du poisson grogneur
dans un estuaire
qui demande aux hommes d'être attentifs
puisque'ils le pêchent à l'écoute* »

Même pour cet ami mordu de pêche et de chasse, cet extrait le fit sortir de ses gonds : « *Puis, toi, qu'est-ce que tu écris de bon ?* » Comment lui résumer ce que je fais depuis plus de quarante ans ? Que ce printemps j'ai écrit mon 500^e poème en carrière ? Que tous les poètes sont mes frères et mes sœurs ? Que la poésie est bien plus qu'une passion mais un mode d'être, mon ultime raison de vivre ? Alors, je me suis levé et lui offrit une autre bière tandis que moi, je me versai un grand verre d'eau froide en lui récitant ce quatrain :

« *De l'eau, uniquement de l'eau pour étancher la soif
De l'amour, uniquement de l'amour pour éponger ma
détresse
Des rêves, uniquement des rêves pour noyer mes nuits
d'insomnie
Des vers et des mots, uniquement des vers et des mots
pour dérrouiller mon ciboulot !* »

DERNIÈRES NOUVELLES

Je me suis remis au travail ce printemps sur le site de Sabine Sicaud (voir sur notre portail la chronique consacrée à cette jeune poétesse française, avril 2007, Vol. 12, no 2) qui a franchi le cap des 43 000 visites en août, après vingt mois d'existence. J'y ai ajouté une dizaine de dossiers dont trois poèmes inédits : <http://www.sabinesicaud.com>

Or, en début d'été, j'ai reçu de la BNF (Paris) un poème en prose inédit de Sabine que je n'ai pas encore déposé sur le site officiel : « *Les petits lapins blancs* ». Je vous l'offre en primeur !

Bonne lecture et au plaisir de recevoir vos textes au cours de l'année qui vient.

Les petits lapins blancs - poème en prose



Un tas de neige, dans un coin, c'est Hermine.
Contre le grillage, des flocons en rang : les fils d'Hermine.
Ils guettent le jour.
Clignant de l'œil en haut des cages, le vieux soleil les
trouve là, si tôt qu'il vienne.
« Bonjour, soleil ! »
Ils le saluent, faisant claquer leurs petits pieds.
« Quelle heure est-il ? », disent les poules.
« L'heure des champs mouillés, des verts petits chemins »,
dit le vent qui s'amuse aux graines du tilleul.
Mais le tilleul fait signe de la main.
« Calme-toi, vent. Je suis chargé de perles dures.
S'ils allaient croire à du plomb, ces petits ! »
Le vent se sauve et rit dans les bambous.
« C'est le matin ! c'est le matin ! Les lapins gris broutent
sur la colline ! »
Les petits lapins blancs appuient leur nez, très fort, contre
la grille.
« Qu'est-ce qu'une colline ? »
Ils ruent, s'excitent du talon, clac ! clac !
Je leur demande :
Petits jouets à ressort, de quel bazar sortez-vous donc ?
Êtes-vous de peluche ou de plume, petites pelotes ?
Que signifient ces taches d'encre sur le dos, cette autre sur
le front, ce nez où la grille s'imprime et ces oreilles d'âne
doublées de velours rose ?
Un lapin blanc qui se respecte n'est qu'une boule blanche
et ses yeux ne sont pas deux flaques de café, mais des
yeux rouges transparents, pareils à des pastilles de
groseille.
Voilà que vous tournez, maintenant, dans la cage !
Est-ce un manège ? Une course ? Qui gagne ?
Vous sautez sur le dos de ce manchon qui est votre
mère...
Vous êtes des poussins ?
Puis, non. Ce sont bien des jouets de treize sous.
Vingt pattes de devant, fines et raides, jouent du tambour
sur la grille tendue, tenant, en guise de baguettes, deux
rayons de soleil.
Un bazar ! dis-je. Réclame à l'étalage...
Voyez lapins !
Sabine Sicaud (12 ans).

(Sabine Sicaud, in *L'Oiseau bleu*, revue mensuelle rédigée par des enfants pour des enfants, publiée sous le patronage de *La nouvelle éducation*, 1^{er} octobre, 1926, V^e année, no 8, pp. 85-86.)

Enfin, pour ceux ou celles qui aimeraient lire ce 500^e poème intitulé « *La chanson de la Mal-Aimée* », j'annexe un lien sur le Web où vous pourrez le lire car il est plutôt long et il se veut un pendant au célèbre poème de Guillaume Apollinaire « *La chanson du Mal-Aimé* » :

http://francais.agonia.net/index.php/poetry/13933458/La_chanson_de_la_Mal-Aimée

**RAPPEL CONCERNANT LES TARIFS
CORPORATIFS AU CENTRE SPORTIF
DE L'UQAR**

Nous vous rappelons qu'à la suite de démarches effectuées auprès du centre sportif de l'UQAR, les membres en règle de l'ARRC peuvent bénéficier de tarifs corporatifs lors d'une inscription à des activités de conditionnement physique dirigé ou pour un abonnement à la salle d'entraînement (réduction de 15 %). À cet effet vous devez présenter votre carte de membre de l'ARRC au secrétariat du centre sportif. Rappelons aussi que pour maintenir ce privilège, l'UQAR devra comptabiliser un minimum de 5 membres de l'ARRC à chaque session. Nous vous invitons donc à profiter de cette occasion qui vous est donnée de garder la forme.

Rita Hins

GOLF DU 8 JUIN 2010



Deux équipes arrivées à égalité verront leur nom inscrit sur le trophée pour le tournoi 2010. Ces équipes étaient composées de Jacques Bérubé, Jean-Marie D'Amours, Bertrand Voyer, Monique April, Isidore Cloutier, Gratien Lepage, Bernard McKinnon et Robert Bélanger.

ASCENDANCES ET DESCENDANCES

Chronique généalogique par Jacques Gagné



L'Isle-Verte en 1852 selon le recenseur Charles Lindsay.

Charles Lindsay est né le 4 novembre 1830 à l'Isle-Verte. Troisième enfant du couple Marguerite Mercure et Robert Lindsay, son père est gardien du phare de l'île Verte depuis 1827. Haut de dix-sept mètres, ce

phare avait été construit en 1809 et était alors le premier en opération sur le Saint-Laurent. Quatre générations de cette famille se succéderont à ce poste de façon ininterrompue de 1827 jusqu'en 1964 : Robert de 1827 à 1867 - Gilbert, fils de Robert, de 1867 à 1888 - René, fils de Gilbert, de 1888 à 1927 et Freddy, fils de René, de 1927 à 1964.

En janvier 1852, Charles Lindsay est alors âgé de 21 ans. Il est instituteur, occupation qu'il inscrit au recensement de sa famille. Par la suite, après des études de droit, il sera admis à la Chambre des notaires de Kamouraska en 1858 et fut le premier notaire de Roberval où il décéda en 1908. Son fils Charles est celui que Charles Lindsay, professeur retraité du Cégep de Rimouski et fils de Freddy, identifia en ces termes : « C'est le Charles que mon père nommait *Charles, le fils de mon oncle Charles* ». Cet homme d'affaire, pionnier de Honfleur (Sainte-Monique), fut immortalisé dans le roman *Maria Chapdelaine*. L'auteur, Louis Hémon, situant sa maison sur la rive de la rivière Péribonka, écrit : *Le cheval flaira la nappe blanche avant de s'y aventurer, puis s'en alla tout droit. Les ornières permanentes de l'hiver avaient disparu ; les jeunes sapins plantés de distance en distance qui avaient marqué le chemin étaient presque tous tombés et gisaient dans la neige mi-fondue ; en passant près de l'île, la glace craqua deux fois, mais sans fléchir. Charles-Eugène trottait allègrement vers la maison de Charles Lindsay, visible sur l'autre bord.*

Le rapport¹ du recenseur Charles Lindsay, daté et signé le 26 janvier 1852 brosse tout d'abord un tableau des réalisations de sa municipalité au point de vue économique et industriel. Deux moulins à farine moulent les céréales des cultivateurs de cette région essentiellement agricole. L'un est situé sur la rivière

Verte ; c'est le plus gros et le plus performant : ... il ne manque jamais d'eau... il a trois moulanges et trois hommes sont occupés pour le faire marcher. Il peut moudre annuellement 25,000 minots de grains. Le second est érigé sur la rivière du Petit-Saut dont les restes sont toujours visibles de la route 132, quelques kilomètres à l'est de l'Isle-Verte. Charles le décrit : *Dans les sécheresses il manque d'eau. Il a deux moulanges et deux hommes le font marcher. Il peut moudre environ 6,000 minots de grains par an. Ces deux moulins sont en pierre & les mouvements en bois, sauf celui érigé sur la rivière Verte dont les mouvements sont presque tous en fonte...* Quinze moulins mus par le vent servent à battre le grain des cultivateurs avant d'être moulu. Le recenseur dénombre un moulin à carder et un autre à fouler l'étoffe. On y carde 10 000 livres de laine par année et 5 500 aunes (1 aune = 1 143 mètres) d'étoffe sont foulées. La forêt est omniprésente et les arbres abattus sont acheminés vers huit scieries pour y être transformés en matériaux de construction. La plus grosse entreprise appartient aux associés W. Price et sir H. J. Caldwell de Québec. Le moulin, situé sur la rivière Verte occupe cent hommes durant l'été et produit environ 100,000 madriers. Les sept autres petits moulins à scie peuvent scier environ 125,000 planches qui sont envoyées à Québec et servent à la construction des édifices de la localité.

Après quelques commentaires sur les méthodes de culture employées par les agriculteurs de la municipalité et la qualité des terres, le rapport en situe les limites géographiques : *La paroisse de l'Isle-Verte est bornée au Nord-ouest par le fleuve Saint-Laurent, en profondeur (à deux lieux) aux terres des Sauvages & de la Couronne, d'un côté au Sud-ouest aux paroisses de Saint-Georges & de Saint-Arsène de Kacona. Au Nord-est aux paroisses de Trois-Pistoles et de Saint-Éloi.* Il considère que le principal obstacle au développement de l'agriculture et à l'installation de nouveaux colons est le township des Sauvages qui se trouve à voisiner la paroisse de l'Isle-Verte en profondeur. *Les terres ont été données à un certain nombre de sauvages Amalécites qui ont érigé quelques cabanes et y viennent de temps en temps y séjourner pendant l'été & s'absentent pendant plusieurs années. Il y a actuellement que trois familles résidentes sur le township. Ceux-ci ne veulent pas faire aucun chemin public pour atteindre les terres qui sont en arrière de leur propriété et refusent aux Canadiens le droit de passage.*²

² L'auteur Charles A. Gauvreau dans son ouvrage *L'Isle-Verte* paru en 1889, tout en approuvant l'action gouvernementale, soutient que la pression de la population sur les hommes politiques mena à l'expropriation et à la vente des terres de la réserve pour la somme de 9 368 \$ en mai 1870. Il écrit : *Les Malécites, sans gîte, sans demeure, durent prendre le chemin de l'exil et mener la vie errante de leurs ancêtres...*

¹ Voyez le texte intégral aux adresses suivantes :
http://data2.collectionscanada.ca/1851_pdf/e093/e002312380.pdf
http://data2.collectionscanada.ca/1851_pdf/e093/e002312378.pdf

Après avoir recensé tous les citoyens de la municipalité, Charles Lindsay termine par une tentative d'évaluation de la population amérindienne dont le territoire jouxte celui de sa circonscription : *Le recenseur n'a pu se procurer le nombre de la population indienne correctement mais d'après les renseignements obtenus, il a raison de croire que les diverses familles composant la tribu des Amalécites résidant en arrière de l'Isle-Verte forme environ 37 personnes plus 13 garçons de 5 à 12 ans, 9 dits de 1 à 5 ans et 25 filles de 1 à 12 ans...*

Lors du recensement de 1851 qui eut lieu en réalité en janvier 1852, la population de l'Isle-Verte était de 2 663 personnes dont 2 661 d'obédience catholique romaine et deux méthodistes. Douze de ces citoyens étaient nés à l'extérieur du pays. La majorité de ces étrangers étaient d'origine irlandaise et avaient, pour la plupart, été recrutés par les propriétaires de la scierie Price et Caldwell en 1850. En jetant l'ancre, le capitaine du bâtiment qui les avait amenés avertit que le typhus sévissait à bord. Heureusement, on vit bientôt le fléau disparaître sans faire un trop grand nombre de victimes. C'est d'ailleurs en 1852 que l'abbé Léon Provancher fut nommé curé de la paroisse. Le naturaliste reconnu, auteur de nombreux ouvrages, y continua ses recherches sur la faune et la flore en collectionnant les mollusques et les plantes du littoral du Saint-Laurent. Centre en plein développement, la municipalité allait être désignée chef-lieu du nouveau comté de Témiscouata l'année suivante. L'abbé Provancher quitta la paroisse en 1854, année où les censitaires apprirent l'abolition de la Tenure seigneuriale et purent enfin jouir de la possession pleine et entière de leur terre.

Sources :

- Recensement canadien de 1851
- Charles Lindsay fils de Robert sur *Généalogie Québec* : <http://genealogiequebec.info/testphp/info.php?no=195444>
- Dossier documentaire du comité du 200^e anniversaire du phare de l'île Verte : <http://fr.calameo.com/read/000228058495e966f4b73>
- *L'Isle-Verte (Saint-Jean-Baptiste)* par Charles Arthur Gauvreau, première édition 1889
- *Maria Chapdelaine* par Louis Hémon
- Léon Provancher, l'héritage d'un scientifique du XIX^e siècle par Jean-Marie Perron

DES NOUVELLES

DE LA TABLE DE CONCERTATION DES PERSONNES AÎNÉES DU BSL

Voici quelques-unes des recommandations d'un comité de travail concernant la sécurité routière, à la suite de trois forums tenus dans la région sur le sujet.

- Permettre la formation et le rafraîchissement des connaissances, sans sanction et dès l'âge de 50 ans, afin de maintenir la confiance des conducteurs aînés, et ce, au meilleur coût possible.
- Sensibiliser les directions (SAAQ) et les employés dans leurs approches auprès des aînés (humaniser les différentes démarches, outiller les employés, etc.).
- Revoir la conception et l'utilisation des trois voies et de la signalisation en général et éliminer les zones qui comportent des risques. Concevoir un environnement routier qui ne comporte pas d'ambiguïtés.
- Lors de l'élaboration des travaux du MTQ, tenir compte des aînés dans la signalisation à mettre en place.
- Améliorer la visibilité et la sécurité des traverses piétonnières.
- Améliorer le délai de retraçage des lignes sur les chaussées au printemps.
- Encourager les campagnes de sensibilisation sur le respect et le partage de la route auprès des propriétaires exploitants, des conducteurs de véhicules lourds, etc.
- Appliquer plus rigoureusement les lois et règlements en vigueur.
- Mettre en place des solutions alternatives à la perte du permis de conduire, sensibiliser les personnes concernées et mieux les informer sur le sujet. Que ces solutions soient adaptées à notre région.

TE SOUVIENS-TU ?



Certains diront oui, d'autres pourront imaginer comment, nous les vieux, on se débrouillait avec pas grand chose ...

Pour se rafraîchir la mémoire....

L'autre jour, un jeune me demande quel était mon « *fast food* » préféré quand j'étais jeune.

- Nous n'avions pas de « *fast-food* » quand j'ai grandi, lui dis-je. Tous les repas étaient lents.
- Non, mais sérieusement, où mangeais-tu ?
- C'était une place appelée « la maison », que je lui expliquai.
- Ma mère cuisinait tous les jours et quand papa revenait du travail, on s'asseyait ensemble à la table de la salle à manger et si je n'aimais pas ce qu'il y avait au menu, je devais rester assis jusqu'à temps que j'aime ça.

Le jeune à qui je parlais éclata de rire au point que je pensais qu'il allait s'étouffer. Je ne lui racontai donc pas comment j'arrivais à quitter la table.

Mais il y a plusieurs choses que j'aurais aimé lui dire au sujet de mon enfance si j'avais cru les parents d'aujourd'hui capables de passer au travers.

Plusieurs parents n'ont jamais possédé leur propre maison, porté des jeans *Levis*, mis les pieds sur un terrain de golf, voyagé en dehors du pays.

Les cartes de crédit n'existaient pas. L'épicier du coin leur faisait crédit jusqu'au vendredi pour les achats de la semaine.

Mes parents ne m'ont jamais conduit à une pratique de soccer ou de baseball ou de hockey...

J'avais une bicyclette qui pesait probablement 50 livres et qui n'avait qu'une seule vitesse... lente.

J'avais 19 ans quand nous avons eu notre premier appareil de télévision. Évidemment, c'était en noir et blanc et le poste fermait à minuit après l'hymne national ; il reprenait en ondes le lendemain matin à six heures.

J'avais 21 ans quand j'ai goûté à ma première pizza.

Je n'ai jamais eu le téléphone dans ma chambre. Le seul téléphone de la maison était dans le salon et c'était une ligne commune. Avant de composer le numéro, il fallait

écouter pour être certain qu'il n'y avait personne sur la ligne.

Les pizzas n'étaient pas livrées à la maison... mais on faisait la livraison du pain et du lait.

Tous les journaux étaient distribués par des jeunes garçons et tous les jeunes garçons distribuaient les journaux. Mon frère passait le journal six jours par semaine. Le journal coûtait sept sous et il pouvait en garder deux. Il devait se lever à six heures du matin. Le dimanche, il devait collecter 42 sous à chacun de ses clients. Ses clients favoris étaient ceux qui lui donnaient 50 sous et lui disaient de garder la monnaie. Les mauvais clients étaient ceux qui n'étaient jamais à la maison le jour de la collecte.

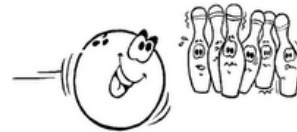
Les étoiles du cinéma s'embrassaient la bouche fermée... du moins dans les films. Il n'y avait pas de classement, car on produisait les films pour que tous puissent les voir, sans violence, sans pornographie ou quoi que ce soit d'offensant.

Si tu as grandi dans une génération d'avant la restauration rapide, tu vas peut-être vouloir partager ces souvenirs avec tes enfants et petits-enfants. Ne viens pas me blâmer s'ils s'esclaffent en t'entendant. Nous n'avons pas grandi comme ceux d'aujourd'hui.

(auteur inconnu)

UN AUTRE PETIT RAPPEL

QUILLES



Dès la mi-octobre, les lundis de quilles reprendront, à la Salle de quilles 700. C'est à 13 h 30.

Pas besoin de s'inscrire. On se rend tout simplement au 101, St-Germain ouest. Les équipes se forment sur place.